

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
DES
AMIS DE VIENNE

Société fondée en 1904

N° 70 - II
Deuxième trimestre 1975



LYON
IMPRIMERIE BOSC FRÈRES
42, quai Gailleton
1975

SOMMAIRE

Les mines viennoises, par Marcel Gourdant	5
L'abbaye de Saint-Ferréol et l'un de ses derniers abbés : Jean Le Lièvre, premier historien de Vienne, par Marcel Paillaret	25

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

REVUE TRIMESTRIELLE

publiée par la SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

*pour "répandre la connaissance de l'histoire de la Ville
et des antiquités viennoises" (article premier des statuts).*

Pour 1975

Le numéro	15,00
Abonnement annuel normal	50,00
Abonnement de soutien	100,00
Retraités et étudiants	30,00

Avis important : Les abonnements commencent avec le premier numéro de chaque année. Les numéros déjà sortis de presse dans l'année au moment du règlement d'un abonnement nouveau seront remis ou envoyés au nouvel abonné.

Correspondance : Secrétaire des Amis de Vienne, Bureau du Tourisme, Syndicat d'Initiative, Cours Brillier, 38200 Vienne.
C.C.P. Amis de Vienne - LYON 185-71.

Avez-vous réglé votre abonnement de 1975

Nous vous rappelons que l'abonnement au bulletin de la Société des " Amis de Vienne " est souscrit pour l'année en cours.

Pour aider notre secrétaire bénévole, pour nous permettre de vous servir de bons bulletins... AIDEZ-NOUS en réglant dans le plus bref délai votre abonnement de 1975, si ce n'est pas encore fait et FAITES ABONNER VOS AMIS.

Prière de nous retourner la fiche ci-dessous avec le montant de votre abonnement.

FICHE D'ABONNEMENT AU BULLETIN DES " AMIS DE VIENNE " POUR L'ANNEE 1975

NOM : Prénoms :

Adresse exacte (pour l'envoi du bulletin par poste) :

.....

.....

TARIF ABONNEMENT :

Abonnement de soutien	100 F
Abonnement normal	50 F
Etudiants - Retraités	30 F

A retourner accompagné du règlement par :

chèque bancaire ou par C. C. P. LYON 185-71 à l'adresse :
" AMIS DE VIENNE " - Syndicat d'Initiative - Cours Brillier
38200 VIENNE

Sortie d'Eté et programme de nos manifestations au verso

SOCIETE DES " AMIS DE VIENNE "

DIMANCHE 22 JUIN :

Sortie d'Eté - Visite d'Entremont et d'Aix-en-Provence

avec la participation de la Société " Les Amis d'Entremont et du Pays d'Aix Antique ".

Programme :

7 heures : Départ en car de la gare de VIENNE. En voiture particulière : il faut compter environ 3 h pour 270 km.

Sortie d'autoroute à SENAS - Prendre la N. 7 en direction d'AIX pour 40 km environ jusqu'à CELONY situé 3 km avant l'entrée d'AIX.

10 heures : Rassemblement à CELONY, à droite sur la N. 7, devant le Motel Super-Aix (avant la descente sur AIX).

10 h 30 à 11 h 45 : Visite du plateau d'ENTREMONT et des fouilles de l'Oppidum Celto-Ligure, sous la conduite des " Amis d'Entremont " (M. ROUSSET).

12 h à 14 h 30 : Déjeuner au " Super-Aix " à CELONY ou possibilité de pique-niquer dans la région.

14 h 45 : Visite des salles de la statuaire Salyenne d'ENTREMONT, au Musée GRANET à AIX.

15 h 45 à 17 h : Visite du vicil AIX-EN-PROVENCE sous la conduite des guides-conférenciers de l'Office du Tourisme : Fontaine des Quatre Dauphins - Hôtels du XVI^e siècle - Cours Mirabeau - Cathédrale et Cloître Saint-Sauveur.

Retour libre par l'autoroute au départ d'AIX.

Possibilité de réservation de chambres à l'Office du Tourisme pour ceux qui voudraient prolonger le séjour.

INSCRIPTION OBLIGATOIRE AVANT LE 14 JUIN.

FRAIS DE PARTICIPATION :

Par personne : tout compris - notamment les entrées dans les musées, la rétribution des guides, le vin rouge ou rosé, le café, les taxes et le service pour la restauration :

— Transport Aller et Retour par car - Repas - Visite	75 F
— Transport Aller et Retour par car - Visite - sans repas	50 F
— Repas et visite (sans transport)	40 F
— Visite seulement	10 F

Prenez note également

JEUDI 9 OCTOBRE : 18 h - Salle du Pavillon du Tourisme, cours Brillier :
" L'Industrie textile à VIENNE " (histoire et rôle) par M. J. VAGANAY.

JEUDI 6 NOVEMBRE : 20 h 40 - Salle de la Chambre de Commerce, place Saint-Pierre :

Exposé et présentation de films sur " La Vallée Impériale ", par M. Gilbert TOURNIER, ancien Président de la Compagnie Nationale du Rhône, Président de la " Vallée Impériale ".

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
DES
AMIS DE VIENNE

Société fondée en 1904

N° 70 - II
Deuxième trimestre 1975



LYON
IMPRIMERIE BOSC FRÈRES
42, quai Gailleton
1975

LES MINES VIENNOISES

Il existe fort peu de villes qui puissent comme Vienne se flatter d'avoir plus de vingt siècles d'existence. Un passé dont nous sommes justement fiers et dont il n'est pas toujours facile de retracer le long cheminement à travers les siècles.

Encore avons-nous la chance qu'elle ait joué un rôle suffisamment important pour que sa propre histoire ait justifié, dès ses débuts, sa place dans la " grande histoire ", nous en facilitant ainsi beaucoup la connaissance.

Grâce à son rôle de ville principale des Allobroges, elle put prétendre à une place de choix dès le début de l'occupation romaine. Cette place enviable la conduisit aux très importantes fonctions qu'elle devait assurer au bas-empire. De cette importance administrative, lui vint l'influence religieuse qui lui permit de garder prestige et autorité durant tout le Moyen Age.

Le déclin lui vint de son rattachement à la France et de la diminution du pouvoir de ses prélats qui en fut la conséquence. Peut-être aurait-elle disparu si un élément de survie, sur lequel les historiens passent souvent très rapidement et qui échappe même parfois, n'était intervenu pour la maintenir.

Il s'agit de son travail, nous dirions maintenant sa fonction économique.

Car je ne pense pas que la seule valeur du passé — si prestigieux cût-il été — puisse être une garantie de durée, si le présent ne porte pas en lui les germes de pérennité.

C'est en effet grâce à la volonté de survie de ses habitants, à leur énergie industrielle, à leur commerce, pris au sens large du mot, que les Viennois, privés de pouvoir administratif ou religieux, de l'autorité et des avantages que l'un et l'autre lui apportait, purent maintenir leur ville au niveau qu'elle a occupé jusqu'à nos jours.

Aussi loin que l'on puisse remonter dans l'histoire de notre ville les témoignages de ses activités économiques ne nous manquent pas et chacune des principales branches, car elles furent nombreuses : draperie - tannerie - verrerie - stéarinerie -

métallurgie - fonderie - forges - papeterie - imprimerie, qui furent de ses spécialités, mériteraient un long développement.

Nous devons nous contenter de parler de l'industrie de la mine et accessoirement pour le rapport qu'elles ont avec le sujet des industries d'armes blanches et de la fonderie.

Constatons d'abord que nos collines sont constituées d'un affleurement de roches primaires. Situées de part et d'autre de la Vallée du Rhône, elles rentrent dans l'axe d'une sorte de chaîne dont les émergences principales orientées du sud au nord-est correspondent approximativement à la ligne : Mont-Pilat - Grisard sur la rive droite, Mont-Salomon - Hautcurs de Chamaignieu sur la rive gauche.

Cette situation a valu à Vienne de pouvoir trouver à peu de profondeur dans son sous-sol les filons de blende (sulfure de zinc) et de galène (sulfure de plomb et sulfure d'argent) qui feront l'objet des exploitations minières dont nous allons parler.

Depuis quand les filons de la région Viennoise furent-ils exploités ?

Les documents que nous possédons nous permettent de retracer l'histoire de cette exploitation du début du XVIII^e siècle à 1907, qui vit la fermeture de la dernière mine viennoise. On peut cependant présumer qu'elle était en activité dès l'époque gallo-romaine.

En effet vous n'ignorez pas que de très nombreux objets manufacturés en plomb figurent dans nos musées : tuyaux, bassins, objets divers. Vous n'ignorez pas non plus que les fouilles de Saint-Romain-en-Gal nous ont révélé la présence dans ce quartier d'importantes installations d'eau sous tuyauterie de plomb et des vestiges d'ateliers artisanaux pour le travail de ce métal. Or la plupart des cachets décelés permettent d'identifier ces vestiges comme étant de fabrication locale.

Partant du fait que les ateliers de production étaient nombreux en notre ville et que le transport du minerai n'était pas aussi facile à cette époque qu'il l'est de nos jours, il est évidemment tentant d'avancer l'hypothèse que si Vienne a été dotée de ces ateliers de fabrication c'est probablement parce que les mines dont nous allons parler étaient déjà connues et exploitées. Hypothèse qu'une analyse du métal gallo-romain pourrait peut-être utilement confirmer ou infirmer.

C'est l'histoire de l'église qui domine notre ville durant tout le Moyen Age sans qu'il ne soit resté beaucoup de documents sur sa vie économique. Les prestigieux monuments romans et gothiques qui nous restent sont cependant les plus beaux témoi-

gnages du génie productif des Viennois de cette longue période qui sera aussi marquée vers sa fin par la naissance des confréries organisant les professions.

L'histoire des confréries et des corporations viennoises nous a été souvent retracée ; Francis Bresse, ancien maire de Vienne, Paul Bresse et Prosper Gien, l'un et l'autre infatigables animateurs des " Amis de Vienne " et l'un et l'autre décédés en 1973, se sont penchés avec compétence sur ce sujet ainsi d'ailleurs que notre dévoué président d'honneur Charles Jaillet.

Vienne était aussi dès le Moyen Age réputée pour la fabrication des armes blanches. Leur renom nous a été transmis par les chansons de geste et il a été brillamment rappelé par Victor Hugo dans " Le Mariage de Roland " de la légende des siècles.

L'histoire de cette industrie viennoise des armes blanches nous est connue grâce aux travaux de J. Leblanc qui est l'auteur d'une communication publiée par la suite au congrès tenu à Vienne en 1879 par la Société française d'archéologie sous le titre : " Recherches sur les anciennes familles d'armuriers de Vienne ".

Nous savons que le minerai qui servait à fabriquer ces armes provenait de la Ferrière d'Allevard, mais rien ne laisse supposer qu'une exploitation minière eût pu exister dans notre région.

Le premier à nous en parler est Nicolas Chorier dans la très importante Histoire Générale du Dauphiné publiée à Lyon en 1666 (il ne s'agit pas de l'histoire des antiquités de la ville de Vienne publiée en 1699 qui ne touche pas à ce sujet). Il nous donne deux indications intéressantes et qui méritent mention.

Dans le livre premier traitant des merveilles naturelles du Dauphiné, page 55, il évoque ce qui est connu des mines de la région viennoise, mais à notre grand étonnement c'est de mines d'or qu'il nous parle. Ecoutez plutôt : " Les puits des anciennes mines creusés en divers lieux y sont encore visibles. On en voit deux, entre autres auprès de Vienne dans la terre de Septème ; ils répondent l'un à l'autre sur le penchant d'un vallon, dans une forêt, qui s'appelle Orfoille encore aujourd'hui (1659), ou parce que l'on y a fouillé, c'est-à-dire cherché autrefois de l'or dans les entrailles de la terre, ou parce qu'à cause de cela elle n'estoit pas moins riche que si les feuilles de chacun de ses arbres avoient esté des feuilles d'or. L'un d'eux estoit couvert de deux grandes pierres que l'impétuosité d'une ravine a emportées seulement depuis quelques années. Cette ouverture estoit demeurée inconnue jusqu'à nos jours et il n'y a pas à douter que ces deux pierres eussent été apportées d'ailleurs en ce lieu où l'on en saurait en trouver d'autres semblables ".

Avis aux chercheurs d'or, indication de Chorier que je leur communique bien volontiers avec l'espoir qu'en cas de succès, une petite reconnaissance pourra m'être témoignée.

Plus vraisemblable est la deuxième mention intéressante que nous trouvons dans le même chapitre page 57.

" Le vernis, qui est aussi une espèce de minéral solide, est une chose commune dans le Dauphiné,... Depuis quelques années, on en a trouvé auprès de la ville de Vienne, de sorte que le commerce n'en a pas été médiocrement avantageux aux particuliers dans les fonds desquels elles ont été découverts ".

Cette affirmation sur le vernis rejoint ce que nous dira Rey en 1819 dans le guide des Etrangers à Vienne, soit 160 ans plus tard — je cite :

" La mine est ouverte sur la rive gauche de la Gère... elle est très riche et elle fournit le plus beau vernis de France ".

Nous savons ainsi par Chorier que l'alquifoux ou sulfure de plomb, très utilisé par les potiers comme vernis, c'est-à-dire la galène des mines de Vienne, était exploitée dès le milieu du XVII^e siècle.

Et Chorier qui traite dans le même chapitre des différentes mines de plomb ou d'argent du Dauphiné ne mentionnera cependant pas Vienne pour ces spécialités et nous devons, avant d'aborder la période connue de l'industrie minière locale, parler un peu d'une illustre famille viennoise : les Papet.

Les Papet nous sont bien connus grâce à l'importante étude généalogique de Marc Morand publiée en 1904, après sa mort.

L'historien régional Humbert de Terrebonne qui la préface pourra en dire : " Il (Marc Morand) établit la filiation sur pièces authentiques depuis Claude Papet, maître de Forges sur la rivière de Gère, au XVI^e siècle, jusqu'à Suzanne, fille d'un autre Claude Papet, mariée le 26 janvier 1721, à Benoît Grimaud et dont l'arrière-petite-fille épousa en seconde noce, le 26 octobre 1803, Lucien Bonaparte ".

Nous ne nous attarderons pas davantage sur cette famille viennoise que nous voyons dans l'ouvrage de Marc Morand " accéder aux fonctions de la cité, aborder les charges de l'Etat, se distinguer dans l'exercice des emplois judiciaires, administratifs, financiers et militaires " et même accéder à la noblesse.

Mais, dans le cadre même d'une si belle réussite, il n'est pas d'exemple d'une continuité absolue et sans revers passagers. La famille Papet n'en fut pas exempte.

Avec André Papet, né en 1687, commence une période de

décadence provisoire. Malgré ses importants revenus de juge royal à Vienne et la grosse dot de sa femme, Marie Le Poyvre, 18.000 livres tournois, il s'endette et se voit privé des bénéfices de l'Archevêché de Lyon qui sont attribués à son beau-père, avocat et banquier dudit archevêché. Ne pouvant s'acquitter envers ses sœurs de leur dot, il se voit contraint de trouver de nouvelles ressources. Il les trouvera en réalisant progressivement ses biens jusqu'à sa ruine définitive.

Le 7 octobre 1718, par acte reçu de M^e Guillermet, notaire à Vienne, nous apprenons qu'il loue à un sieur Sirven, d'origine étrangère, le bâtiment de l'ancienne forge des ancres transformé en foulon de papeterie et de coutellerie, qu'il a reçu d'héritage paternel et qui est "situé près de l'épéron de la grande écluse qui sert à fournir l'eau nécessaire aux artifices qui sont dans l'île de la Roche à Pont-Evêque". (Cf. : Marc Morand - La famille Papet - page 18).

En 1729, nouvelle transaction. André Papet vend à Jean Magnard, bourgeois de Fribourg, agissant pour noble François de Blumensten, donataire du roi, les terrains qu'il possède au lieu de la Roche et le sieur Sirven remet à son tour à François de Blumensten les bâtiments loués en ce lieu.

Qui était noble François de Blumensten ?

Nous devons l'entrée en France des Blumensten à François de Neuflice, duc de Villeroi, né à Lyon en 1644, mort en 1730.

Ce Villeroi est le troisième d'une lignée qui avait été illustrée par son père, Gouverneur de Louis XIV, et son grand-père Nicolas, qui fut ministre de Charles IX puis d'Henri IV.

François de Villeroi passe pour avoir été aussi mauvais général qu'habile courtisan et ses revers militaires sont célèbres. Battu à Chiari en Italie en 1701, prisonnier à Crémone en 1702. Battu en 1706 par Marlborough à Ramillies, dans les Flandres, il contribua à faire perdre à la France les Pays-Bas Espagnols, mais n'en perdit pas pour autant la confiance de la cour car il devint gouverneur du jeune roi Louis XV.

C'est en 1702, après sa défaite et sa capture en Italie, que Villeroi fut conduit et retenu en captivité à Innsbruck. Il en revint avec un gentilhomme salzbourgeois d'origine, qu'il avait honoré de son amitié et dont il avait fait son secrétaire. François Kair de Blumensten, car il s'agit de lui, était né le 13 avril 1678 à Salzburg (et non pas à Strasbourg, comme certains auteurs l'ont écrit), d'une famille originaire de Silésie. Il fut naturalisé français en 1715.

Les Mines de Vienne et la création de la "Fonderie d'Argent"

A Paris, il eut l'occasion de voir des morceaux d'alquifoux (galène - ou - sulfure de plomb vitriol) provenant de Saint-Julien-Molin-Molette et constata que l'on pouvait en tirer 60 % de plomb métallique. Le maréchal de Villeroi l'engagea à exploiter ces mines, et il en obtint la concession en 1717.

En 1726, cette concession fit l'objet d'une extension considérable, elle comprit une étendue de 10 lieues autour de Saint-Julien-Molin-Molette, dans les provinces du Dauphiné - du Forez - du Languedoc - du Lyonnais, concession qui fut successivement prorogée de 20 ans en 20 ans et ensuite en 40 ans, jusqu'en 1827. Un arrêt du 8 avril 1727 lui donnait aussi le privilège exclusif de fouiller les mines de plomb en Auvergne à 10 lieues aux environs de Chapdes. Ce sont les filons de Pontgibaud dont le concessionnaire céda peu après les droits à une autre compagnie. En 1728, il obtint aussi la concession de toutes les mines métalliques situées autour de Saint-Martin-la-Sauveté - 113 km², et Sail-sous-Couzan.

Mais l'arrêt de 1727 lui avait aussi donné le droit de construire deux ateliers pour le traitement du minerais.

La décadence de la branche aînée des Papet que nous avons évoquée venait à point pour servir les ambitions de François de Blumensten, lui permettant d'acquérir l'instrument de travail qui devait faire de lui et de ses descendants pendant plus d'un siècle les propriétaires d'une des principales industries de la ville.

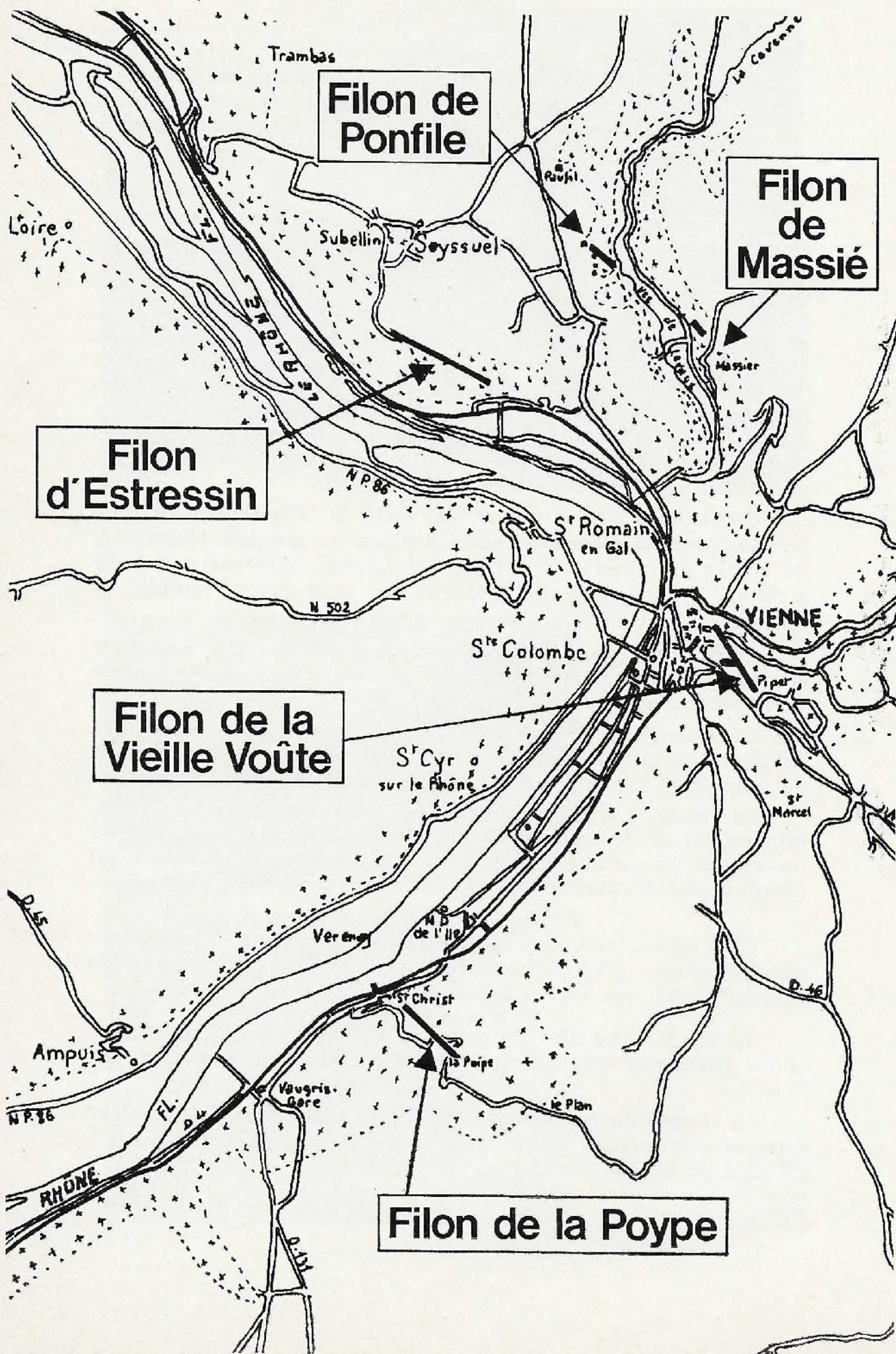
François Kair de Blumensten, le fondateur, mourut le 2 septembre 1739. Son fils Etienne-François, qui avait étudié en Saxe, lui succéda et dirigea l'entreprise jusqu'en 1796.

Les mines des Blumensten furent assez prospères de 1720 à 1740, puis de 1760 à 1770. Elles étaient alors groupées de manière à former 4 districts alimentant chacun un atelier distinct :

- 1° La fonderie de Vienne, qui traitait les minerais d'Estressin, ceux du Mont-Pipet, du Mont Saint-Just, de la Poipe, de Ponfile et de Tupin, près d'Ampuis.
- 2° La fonderie de Saint-Julien-Molin-Molette, qui traitait les minerais des filons des environs, jusqu'à Condrieu, Andance, Serrières et Annonay ; les fils d'Etienne de Blumensten, et ensuite son gendre, M. de Mircmont, exploitèrent Saint-Julien jusqu'en 1831.
- 3° L'atelier de Monistrol-sur-Loire, qui n'avait autour de lui que des mines peu importantes et qui fut installé le dernier, en 1743, et abandonné le premier, vers la fin du XVIII^e siècle.

LES FILONS DE LA REGION DE VIENNE

Echelle 1/50 000.



- 4° La fonderie de la Goutte, à 5 kilomètres au Nord de Noirétable (Loire), qui traitait les minerais de Juré, Saint-Martin-la-Sauveté. Les fils d'Etienne de Blumensten exploitèrent Juré jusqu'en 1844.

Le filon principal qui alimentait l'usine de Vienne était situé sur la rive gauche de la Gère, sous la colline de Pipet. Il fut attaqué d'abord par une première galerie ouverte près du ruisseau de Saint-Marcel. Elle existe encore au 51 de la Montée Saint-Marcel. Le puits destiné à l'aérage, et aboutissant au fond de la galerie Saint-Marcel, fut creusé aux Creux-de-Pipet, actuellement propriété Didier. Enfin, pour se débarrasser des eaux de cet ensemble de puits et galeries, on fit une galerie d'écoulement au niveau de la Gère, dans le faubourg Saint-Martin et au faubourg de Pont-Evêque. Ensuite, on perça encore deux puits dans les vignes des sieurs Gabet et Donat et un grand nombre de galeries dans l'intérieur de la colline. Les produits, moyennement abondants, donnèrent quelques bénéfices jusqu'en 1750.

Une trombe fit, cette année-là, sortir la Gère de son lit ; elle ne laissa pas trace des bâtiments destinés aux travaux des mines ; les stocks de minerai furent aussi emportés ; on évalua la perte à 60 000 F. La galerie Saint-Martin fut entièrement remplie de sable et de gravier.

Après son dégagement elle produisit environ 150 tonnes de saumon de plomb, et l'alquifoux qui en sortait était, d'après Gueymard, d'une qualité supérieure très recherchée des potiers.

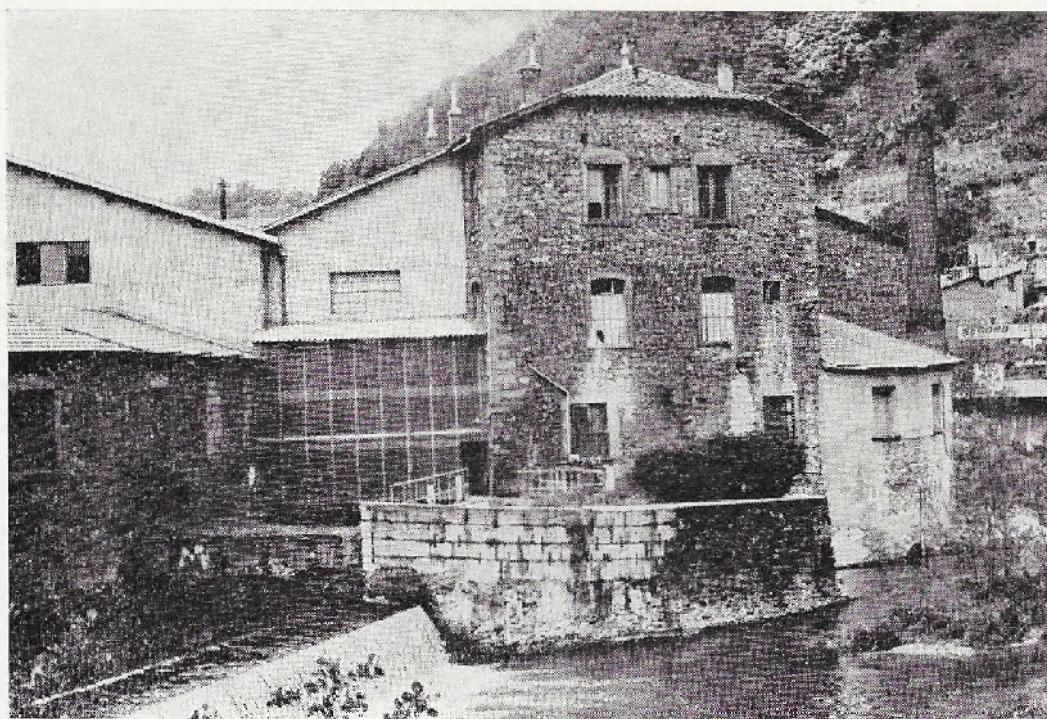
Le minerai était traité dans des fours à réverbères. Vers 1750, l'exploitation eut lieu par une galerie nouvelle. Je pense qu'il s'agit de celle dont la trace fut longtemps visible derrière l'usine.

La Fonderie d'Argent était principalement alimentée par le minerai extrait des galeries de Pipet, mais elle reçut fréquemment un apport important provenant d'autres mines viennoises qui furent exploitées avec plus ou moins de succès à diverses reprises.

C'est ainsi, toujours d'après Chanselle dans " Statistique minéralogique, géologique métallurgique du département de l'Isère ", 1844, que furent exploités les filons de :

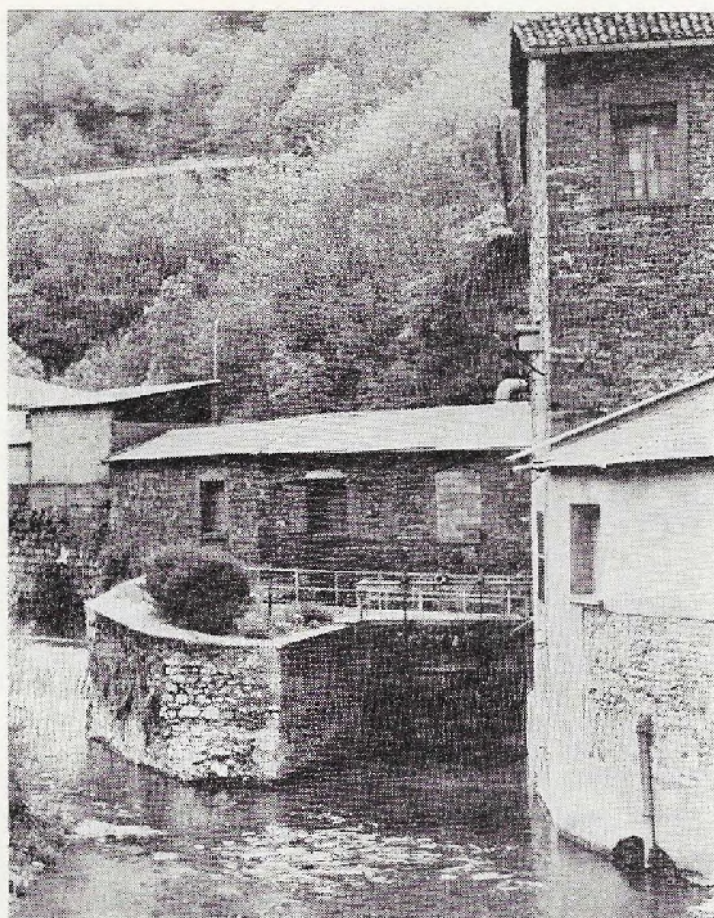
Seyssuel. — Le filon de Seyssuel est sur les bords du Rhône, il fut découvert par M. de Blumensten père, et continué par son fils.

La dureté de la roche le fit abandonner deux fois, malgré quelques espérances de succès. On exploitait encore à Seyssuel, en 1844, de la baryte sulfatée.



Cl. M. GOURDANT

Ces bâtiments vétustes sur la Gère, à Pont-Evêque, furent longtemps appelés « l'île de Blumensten » et quelquefois encore la « Fonderie d'Argent ».



Une autre vue des anciens bâtiments de la « Fonderie d'Argent » de Vienne. Ils servirent au traitement du minerai régional jusqu'au milieu du siècle dernier.

Cl. M. GOURDANT

Ponfile. — Le filon de Ponfile, sur la route de Vienne à Lyon, fut découvert en 1729 ; il était placé au dessous de belles prairies appartenant autrefois à la famille Beaumont, et en l'an 2 à un nommé Dard. La crainte de voir dépérir les prairies et disparaître une belle source fit élever des difficultés par la famille Beaumont ; ces difficultés ne cessèrent que par le consentement de l'exploitant au paiement d'une redevance de 5 % du produit net.

Le filon de Ponfile avait une grande puissance, atteignant parfois 8 mètres, et ressemblait à un amas. Il consistait plutôt en blende qu'en galène ; après 4 ans de travaux, M. de Blumensten père se vit forcé de l'abandonner.

En 1740, ils furent repris par son fils, la redevance établie au vingtième du produit net ayant été calculée sur le bénéfice net. Les travaux durèrent 5 ans, produisant beaucoup de blende et peu de galène. Le chiffre de la galène, encore impure, ne s'est pas élevé au-dessus de 100 quintaux à l'époque. En 1850 on voyait encore les entrées des galeries d'exploitation de Ponfile.

Massier et les Guillemottes. — Les fouilles qu'on entreprit sur ces deux filons furent de très courte durée, et tout à fait sans résultat. Massier a cependant fourni un peu d'alquifoux de bonne qualité.

Serpaize. — Vers 1725, on ouvrit une galerie à Serpaize, près du village de ce nom, dans une argile noire et jaune, contenant quelques morceaux de galène. Elle fut abandonnée au bout de 60 mètres, attendu qu'il ne restait plus trace de filon.

Estressin. — La découverte du filon d'Estressin date de 1750. Il fut exploité pendant 10 ans avec succès, pour le plomb. La puissance en était considérable. M. de Blumensten fut ensuite inquiété par les propriétaires ; il fallut plus tard acquérir les propriétés de la surface, et suspendre, en tout ou en partie, les travaux pendant les négociations. Ces difficultés avec les propriétaires du sol se sont reproduites presque pour tous les filons dont nous parlons. Il y a, à Estressin, des filons de spath-fluor qu'il était question d'exploiter au milieu du siècle dernier. Le quartier, qui s'appelle de nos jours l'Argentière, perpétue le souvenir de ces mines.

Saint-Just. — Saint-Just est la colline située exactement à l'est de la gare de Vienne, elle est séparée de Pipet par le ruisseau de Saint-Marcel.

Ce filon a été attaqué en 1766 par une galerie qui fut abandonnée à 60 mètres de son ouverture, par suite des réclamations de la ville de Vienne, qui craignait de voir tarir ses

fontaines. Il serait possible que le filon de Saint-Just fût la suite de celui de la Gère.

Filon de l'Isle. — Vers 1730, M. de Blumensten fit faire des recherches sur un filon de galène et de cuivre pyriteux situé près du chemin de Provence, aujourd'hui route nationale de Lyon à Marseille, aux environs du quartier de l'Isle, au sud de Vienne. Les recherches durèrent 3 ans. On les abandonna à cause de la pauvreté du filon. Ce filon fait, à proprement parler, partie du groupe de la Poipe.

Les Blumensten - M. de Miremont - La mine et le contexte local dans la première moitié du XIX^e siècle

Nous avons ainsi fait un large tour d'horizon sur les mines viennoises et leurs conditions d'exploitation. Alors me direz-vous, que savons-nous de leurs propriétaires, ces étrangers fixés dans notre région au début du XVIII^e siècle : ont-ils été assimilés, ont-ils été adoptés ?

Jusqu'en 1789, je n'ai pratiquement pas d'éléments pour en juger. De 1789 à 1850 par contre, on peut beaucoup mieux les situer.

Comme beaucoup de familles nobles, le baron François de Blumensten avait dû s'exiler à la Révolution Française et c'est au Portugal où il servait comme officier qu'il rencontra un autre gentilhomme servant aussi comme capitaine dans un autre pays que le sien, le Chevalier Teyssière de Miremont.

Teyssière de Miremont appartenait à une vieille famille du Périgord. Dès son plus jeune âge il s'orienta vers la carrière des armes, il s'y était préparé à l'Ecole militaire d'Auxerre et ensuite à celle de Paris où il eut pour camarade de promotion le jeune Bonaparte.

Lié d'amitié avec M. de Blumensten, il le suivit à Vienne à son retour et épousa sa fille. Il prit la direction de l'usine et la fit prospérer d'une façon considérable.

Nous arrivons en cette première moitié du XIX^e siècle à la période que nous connaissons le mieux, tant sur le plan de l'exploitation de nos mines que sur le plan de la personnalité des Blumensten, période qui marqua aussi la fin de leur industrie.

Ce demi-siècle fut particulièrement prospère pour la ville de Vienne. Aussi est-il intéressant d'y situer notre entreprise dans le contexte local et d'évoquer également la part prise par les Blumensten et par M. de Miremont dans la vie de la cité. Voici ce

que nous en dit Etienne Rey dans le guide des étrangers à Vienne en 1819 :

" Vienne peut se placer aujourd'hui au premier rang des villes manufacturières du Royaume.

Sa population actuelle est de 12 761 habitants ; ce de nombre sont environ 200 fabricants de draps ou de ratines employés en majeure partie à l'habillement des troupes.

La balance de ce genre de commerce en faveur de la ville est d'environ 200 000 francs par an ; ces fabriques occupent plus de 4 000 ouvriers. Il se fabrique à Vienne environ 4 500 cuirs de bœufs, 12 000 peaux de chèvres, 2 000 peaux de moutons, 12 000 peaux de veaux.

Il sort des forges à acier de Vienne annuellement 2 400 ballons d'acier, le ballon pesant 50 kilogrammes.

Des forges à cuivre, environ 2 000 quintaux de cuivre en coupe ou en plaque.

Le beau laminoir de M. Georges Frère-Jean peut fabriquer 100 quintaux par semaine de cuivre ou de zinc, propre au doublage des vaisseaux. Il y a encore dans cette ville des mines de plomb, un haut-fourneau pour la fonte du minerai de fer, une papeterie, une nitrière, une verrerie, une fabrique de carton laminé et plusieurs taillanderies.

Ces divers établissements entraînent à leur suite une multitude d'autres usines, telles que foulons, frises à draps, battoir d'écorce et de chanvre".

On peut donc constater une nette prépondérance de la draperie et de la tannerie. Dans la métallurgie les fonderies et forges Frère-Jean ont occupé jusqu'à 500 ouvriers. La mine rarement plus de 100.

Le Baron de Blumensten occupe néanmoins à cette époque une place importante dans l'économie et dans la vie de la ville. Ses activités civiques extra-professionnelles vont même au-delà du cadre local. Ainsi, par une lettre autographe en date du 23 décembre 1813 nous apprenons qu'il donne sa démission d'administrateur des hospices de la ville, la fonction d'inspecteur des gardes nationales du département de la Loire à laquelle il a été promu, l'obligeant à des déplacements trop fréquents pour lui permettre d'assurer les présences nécessaires dans la première charge.

Mais son gendre, M. de Miremont, connut une réussite bien plus belle encore. Devenu veuf de son premier mariage avec Mademoiselle de Blumensten, il épousera en seconde noce Mademoiselle Guillermin, fille du maire de Vienne, et prit rapidement

goût à la politique locale ; si bien qu'en 1816, au décès de M. Guillermin, il fut à son tour promu maire de la ville.

A sa brillante administration, nous devons une halle monumentale pour l'époque, notre actuelle salle des fêtes, un abattoir, la réparation et la remise en service après plusieurs siècles d'abandon des aqueducs romains. La création du chemin neuf, amorce de l'actuelle route neuve, et l'alignement Nord de la place qui porte son nom. Alignement qui eut la malheureuse conséquence de la destruction de l'archevêché.

Il fut élu député en 1824 et mourut à Vienne où il fut enterré le 7 janvier 1855. Il était l'oncle du poète Charles Reynaud.

On voit ainsi combien les Blumensten, malgré leur origine germanique, avaient bien été assimilés par leur ville de résidence, par leur pays adoptif et leurs pairs. Menant la même vie que les autres familles de leur condition, participant aux mêmes avantages et aux mêmes épreuves, leur exil à la Révolution, la part qu'ils prirent à la vie de la société après la Restauration, leur alliance avec les de Miremont, en sont le témoignage.

Mais contrairement à l'esprit qui animait la noblesse d'alors tournée généralement vers les carrières libérales, administratives ou militaires, ils avaient fort heureusement pour la ville de Vienne apporté dans ces activités un esprit d'entreprise nouveau qui se révéla bien valable. Comme eux, M. de Miremont s'était profondément attaché à sa ville d'adoption, comme eux, il voulut y être enterré.

Si notre époque n'était pas tellement différente sur le plan du travail qu'elle ne l'est de cette première moitié du XIX^e siècle, on pourrait se demander quelle fut l'humanité et le sens social de ces chefs d'entreprise. Il est particulièrement intéressant, avant d'émettre la moindre opinion à ce sujet, que nos lecteurs veuillent bien se reporter à la thèse du professeur P. Léon sur " la naissance de l'industrie en Dauphiné au XVIII^e siècle " parue il y a quelques années, pour se convaincre que l'organisation actuelle du travail rend toute comparaison impossible et que le mot social n'a plus la même résonance. Un indice cependant peut nous laisser supposer que ces " grands patrons " n'étaient peut-être pas particulièrement estimés des travailleurs, vous le trouverez dans le théâtre de marionnettes de Guignol, très en vogue à cette époque, et dont les thèmes s'inspiraient fréquemment de la vie de tous les jours.

Vous n'ignorez pas que Mourguet, créateur du Guignol Lyonnais, né à Lyon en 1744, s'était retiré à Vienne vers 1820 où il mourut en 1844. Vous n'ignorez pas non plus que dans le Guignol lyonnais, le gendarme et le bourgeois sont toujours rossés

ou tout au moins ridiculisés par un Guignol un peu pendard mais bon enfant, et son ami Gnafron, ivrogne sympathique.

Alors ce n'est sans doute pas par hasard que nous trouvons dans les ouvrages du répertoire de Mourguet (publiés à titre posthume car Mourguet n'écrivait pas son théâtre) sous le titre "Les souterrains du vieux château", une pièce dont le personnage pivot, celui qui sera ridiculisé, s'appelle précisément le Baron de Blumensten !

Rappelons que Mourguet vécut à Vienne de 1820 à 1844 et que cette pièce serait la dernière en date de son répertoire.

Il convient enfin de préciser que les Blumensten, d'après les recherches faites par un jeune historien régional, M. Jean-François Grenouiller, bibliothécaire des "Amis de Vienne", utilisaient beaucoup de main-d'œuvre d'origine germanique, dans toutes leurs exploitations.

La fin du règne des Blumensten

Mais l'industrie de la mine ne fut pas toujours prospère.

En 1813, la mine de la Gère avait donné des produits d'une valeur de 63 335 francs ; mais le bas prix des alquifoux d'Espagne vint diminuer cette valeur : en 1822, on exploita pour 30 020 francs d'alquifoux ; et, en 1830, l'établissement ne produisit que pour 15 774 francs. D'environ 100 ouvriers, occupés une partie de l'année, le personnel était tombé à 30, les propriétaires réduisant la production : en 1813 les alquifoux valaient 800 francs la tonne, les plombs 900 francs, en 1830 ces prix étaient respectivement de 350 et 400 francs, l'écoulement était plus difficile, et le prix de la main-d'œuvre avait augmenté. Rappelons que dans les années de plus forte marche, on avait produit de 65 à 70 tonnes d'alquifoux et de 10 à 15 tonnes de plomb. La production s'effondrait.

Une inondation terrible, en 1840, détruisit les bâtiments de la mine et fit ébouler les galeries : l'exploitation de la mine fut entièrement arrêtée depuis lors.

Devant les difficultés et dès le début du siècle l'entreprise s'était orientée vers le traitement des cendres et des déchets d'orfèvrerie : les regrets, aussi la fermeture de la mine n'entraînait-elle pas la fermeture de l'usine de fonderie dont la spécialisation lui permit de marcher de façon continue jusqu'à nos jours. Elle demeure d'ailleurs une des rares usines européennes spécialisées dans ce genre d'industrie.

La gestion en avait été confiée en 1825 à M. Amédée de Piellat qui mourut en 1858. Il la laissa à son fils, M. Victor de Piellat, sous la direction duquel l'affaire prospéra. Puis elle passa

entre les mains de son gendre, M. de Long, Madame de Treyves l'administra ensuite. Elle est actuellement la propriété du Comptoir Lion, Alemand, Louyot et C^o.

Il me reste à vous parler du filon de la Poipe dont la fin d'exploitation est relativement très récente puisque les derniers coups de pioches furent donnés en 1907.

Les mines de la Poipe

Le filon est assez riche en blende contenant de 42 à 45 % de zinc. Par contre, il est assez pauvre en galène de plomb et ne contient que très peu d'argent.

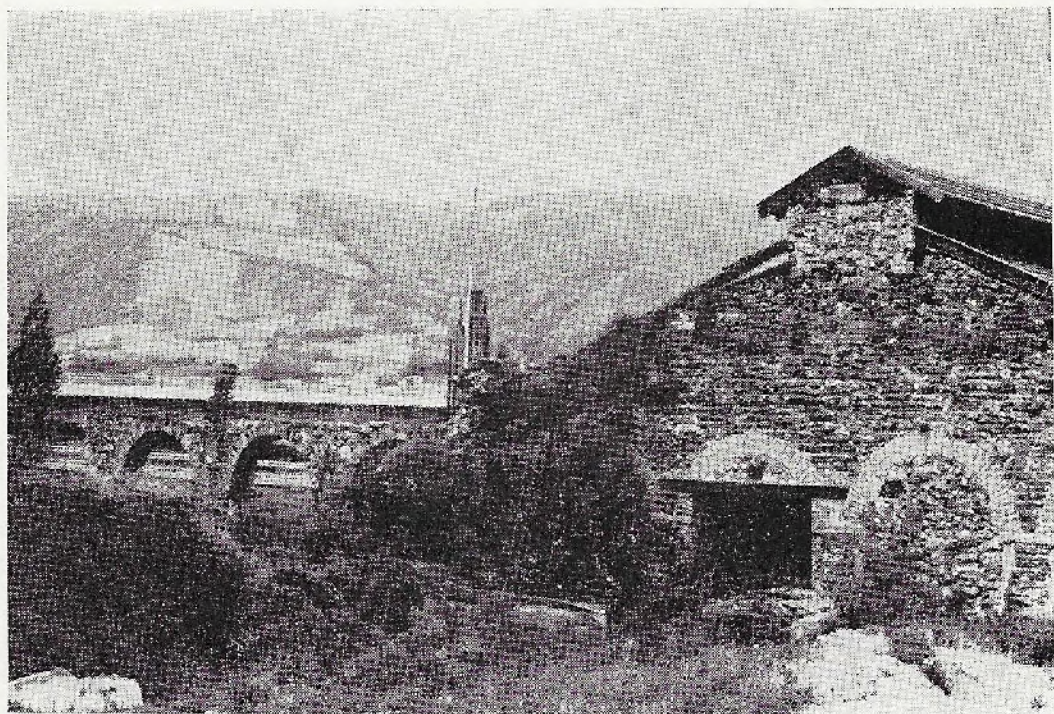
Aussi, bien que prospecté par les Blumensten, il ne fut que peu apprécié par eux, et contrairement aux autres mines viennoises, faut-il remonter aux environs de 1850 pour qu'il connaisse une exploitation importante.

Le filon principal traverse la route nationale n^o 7 et la voie ferrée ainsi que le Rhône au sud de Vienne, au niveau de l'hôtel-restaurant du hameau de Saint-Christ, pour se retrouver sur la rive opposée, ainsi d'ailleurs que de nombreux autres filons du même genre, riches en blende sur la rive droite entre Givors et Condrieu.

Le premier exploitant, après les Blumensten, fut M. L. Letrange. Il monta une usine de traitement de minerai à Saint-Christ et commença tout près de la route nationale une galerie au rocher destinée à rejoindre le gîte en profondeur. Toutefois, M. Letrange, ne disposant que de capitaux trop faibles et travaillant en son usine selon des procédés déjà dépassés à l'époque, fut rapidement dans l'obligation d'arrêter l'exploitation. Sur la suite de cette exploitation, j'emprunterai les précisions suivantes à M. Charles Chatain :

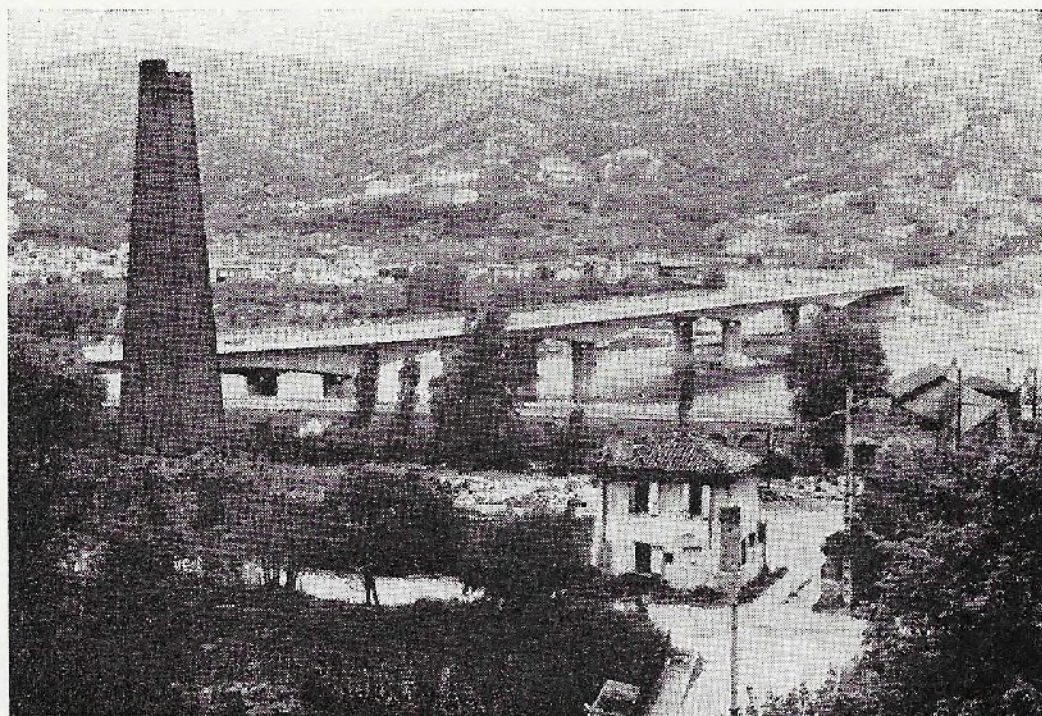
— Vienne, son Industrie et son Commerce, éditions Soleil de France, Vienne en France :

" A la même époque (1869), Vienne comptait, avec les usines de Saint-Christ, une fabrique de vitriol et une fabrique de zinc. Les exploitations avaient subi des vicissitudes variées. Elles passèrent dans des mains diverses : Société Letrange et C^o, Société Perret Frères. En 1869, la vitriolerie produisait environ cinq mille kgs d'acide sulfurique par jour. La fabrique de zinc en voie de réorganisation allait produire quotidiennement huit cent kgs de lingots et quarante quintaux de feuilles. Les usines de Saint-Christ devaient cependant disparaître. Quant aux mines de la Poipe, elles ont eu une vie plus longue quoique



CI. M. GOURDANT

MINES DE LA POYPE. — Le souvenir en est gardé par ces bâtiments d'usine délabrés et ces vouîtes romantiques envahies de végétation... devant le pont de l'autoroute enjambant le Rhône au sud de Vienne.



CI. M. GOURDANT

MINES DE LA POYPE. — De l'ancienne usine de traitement des minerais il ne reste qu'une cheminée de briques et quelques bâtiments en ruine.

très intermittente. Un rapport de la Chambre de Commerce, de 1905, signale qu'elles avaient été acquises depuis quelques années par la Société des Mines des Bormettes, laquelle exploitait des filons dans les Basses-Alpes et dans le Var.

L'exploitation de la Poipe occupait, en 1905, 93 ouvriers au fond et 31 au jour. Pour la même année, l'extraction avait été de 12 916 tonnes de minerais bruts, zinc et plomb sulfuré. Mais en 1907, la Société cessait l'exploitation et licenciait son personnel en raison de la baisse des prix des métaux. "

et à M. Vassy, qui fut conservateur des Musées, dans un article publié dans le bulletin des sciences naturelles de Vienne, 2^e trimestre de 1903, sous le titre : " Notice sur les procédés d'extraction, de broyage et de lavage du minerai de zinc des mines de la Poipe près Vienne :

" Le filon a été repris ces dernières années par la Société des Bormettes (Var) et il est actuellement en pleine exploitation.

La galerie actuelle d'extraction s'enfonce horizontalement jusqu'à 1 260 mètres et aboutit à l'ancien puits qui a lui-même 120 mètres de profondeur. Le filon, qui se rencontre au commencement de cette galerie, est interrompu sur une longueur de 500 mètres, par deux failles inclinées en sens inverse.

Le remplissage du filon de la Poipe est formé de blende noire (sulfure de zinc) minerai principal, calamine (silicate de zinc), galène (sulfure de plomb), avec gangue de quartz blanc et noir : calcite, dolomie, argonite et barytine. On y rencontre quelque peu de pyrite de fer. Ces divers minéraux sont toujours intimement mélangés entre eux et avec la gangue. "

L'auteur fait ensuite un long exposé du procédé d'extraction et termine ainsi son article.

" La blende se charge sur le Rhône dans des chalands contenant environ 300 tonnes et de là est expédiée par eau à Anvers (Belgique) à l'usine de la Vieille Montagne ou à la Société Asturienne à Auby-les-Douai (Nord). "

Pour terminer nous devons mentionner les mines de feroolithiques de Toussieu et de Saint-Quentin-Fallavier qui alimentèrent très partiellement, il est vrai, les fonderies et forges Frère-

Jean de Pont-Evêque dans le courant de la première moitié du siècle dernier et enfin les filons d'anthracite de Communay dont l'exploitation fut reprise au cours de la deuxième guerre mondiale et abandonnée peu après sa fin.

Marcel GOURDANT.

SOURCES

- CHANSSELLE M.-J. — *Géologie et richesses minérales de l'arrondissement de Vienne*. Imprimerie Theolier et Cie, Saint-Etienne, 1885.
- CHATAIN Charles. — *Vienne, son industrie et son commerce*, dans *Vienne en France*, œuvre collective sous la direction de Jean d'Auvergne. Edition Soleil de France, 1947.
- CHORIER Nicolas. — *Histoire Générale du Dauphiné*, Lyon, 1666 ; réimpression, Editions de 4 Seigneurs, Grenoble, 1971.
- GUEYMARD Emilc. — *Sur la minéralogie, la géologie et la métallurgie du Département de l'Isère*. Baratier Frères et Fils, imprimeurs - éditeurs, Grenoble, 1831.
- MORAND Marc. — *La Famille Papet en Viennois, 1542-1900*. Odet et Martin, imprimeurs - éditeurs à Vienne, 1905.
- SAVIGNÉ E.-J. — *Teyssière de Miremont*, d'après le discours prononcé sur la tombe de Monsieur de Miremont le 7 janvier 1855, dans *Guide annuaire de la Ville de Vienne*. Savigné, imprimeur - éditeur à Vienne, 1875.
- THÉÂTRE LYONNAIS DE GUIGNOL. — Librairie Veuve Monavon à Lyon, 1890.
- VASSY Albert. — *Notice sur les procédés d'extraction... du minéral... des mines de la Poipe...* dans *Bulletin des Sciences Naturelles de Vienne* du 2^e trimestre 1903.

L'ABBAYE DE SAINT FERREOL ET L'UN DE SES DERNIERS ABBÉS : Jean LE LIEVRE, PREMIER HISTORIEN DE VIENNE

Une place et une rue perpétuent à Vienne le souvenir de ces deux noms ; le but de cet exposé est de résumer ce que les historiens ont écrit à leur sujet.

Les sources figureront en fin de texte, mais il faut signaler tout de suite le grand historien moderne de Vienne, le regretté chanoine Pierre Cavard, dont deux manuscrits sur ce sujet sont actuellement déposés aux Archives de l'Isère (1) ; son directeur, M. Vital Chomel, a eu l'amabilité de me permettre de les consulter.

A propos de ces manuscrits et d'autres intéressant notre ville et la région (2), nous exprimons le vœu qu'il en soit déposé des photocopies à notre bibliothèque municipale qui porte le nom de l'illustre historien. Nous avons eu le plaisir de voir que des copies dactylographiées sont actuellement à la bibliothèque de Vienne.

I. — LES MARTYRS JULIEN ET FERRÉOL

A la fin du III^e siècle, au temps des empereurs Dioclétien et Maximien, Vienne est à son apogée. Depuis la réforme administrative de l'empire (3), elle est le chef-lieu d'une province et le siège d'un diocèse, le vicaire du préfet du prétoire pour le diocèse des cinq Provinces (Viennoise, Narbonnaise, Aquitaine, Novempopulanie, Alpes-Maritimes), y réside, ainsi que le gouverneur de la province Viennoise, nommé Crispinus à l'époque qui nous intéresse.

Vienne a déjà un évêque depuis le milieu du III^e siècle et celui, alors en place, sans doute le quatrième, s'appelle Vere. C'est le premier évêque de Vienne signalé dans un document, sa signature figure au Concile d'Arles en 314 (3 bis).

A la suite des invasions du III^e siècle, les légions d'abord stationnées aux frontières ont été fractionnées pour mieux défendre les villes de l'intérieur. La garnison de Vienne est commandée par le tribun légionnaire, Ferréol, dont on ne sait rien de son origine.

Il s'est lié d'amitié profonde avec Julien, légionnaire sous ses ordres, né à Vienne, et dont la famille habite une maison que des documents permettent de situer dans l'actuelle rue de Bourgogne, à l'emplacement de l'immeuble n° 32 (ex n° 16). Jean Le Lièvre a signalé l'existence de cette maison (4), puis Nicolas Chorier. Cl.-Th. Delorme, qui fut conservateur du Musée de Vienne, a eu la chance de trouver une inscription qui avait été placée beaucoup plus tard sur cette maison sous l'image en relief du martyr (5).

L'amitié de Ferréol et de Julien n'est pas une simple camaraderie militaire, " tous deux étaient sincèrement attachés à la religion chrétienne, avec cette différence pourtant que Julien faisait profession publique de sa foi et que Ferréol, retenu par les exigences de sa position officielle, y mettait plus de circonspection, se bornant à cultiver sa religion en secret. " (6).

La propagande chrétienne avait atteint l'armée dès la fin du II^e siècle mais l'église officielle déconseille cette carrière sans l'interdire, les soldats doivent agir avec prudence et discrétion.

C'est ainsi que se comporte Ferréol et, ayant appris la nouvelle d'une persécution imminente, il exhorte Julien à fuir, ce qu'il fit surtout par égard pour sa famille.

Il part vers l'Auvergne en empruntant sans doute la voie antique que M. Gabriel Chapotat a explorée (7) et qui relie Vienne, par Saint-Romain-en-Gal et le Pilon, au pagus Jarensis (Jarais), puis au pays des Vellaves et des Arvernes.

Julien se réfugie à Vincelle, près de Brioude, alors simple village, où il reçut l'hospitalité, mais le gouverneur de la Province de Vienne, Crispinus, ayant constaté sa disparition, le faisait déjà rechercher. Le licteur Festinus et ses hommes apprennent vite la retraite de Julien qui ne cherche pas à fuir et est décapité.

Les soldats emportent la tête à Vienne après l'avoir lavée dans une fontaine dont l'eau devint miraculeuse suivant la tradition. Le corps mutilé fut transporté à Brioude par les deux vieillards qui lui avaient donné asile ; une sépulture honorable lui fut donnée et plus tard une basilique, puis un monastère furent bâtis.

Saint Julien fit dès lors l'objet d'un culte d'un grand rayonnement attesté par les écrits d'Adon, évêque de Vienne, et de

Grégoire de Tours, par des monastères, des abbayes ainsi qu'une centaine de villages qui portent son nom.

Nous avons laissé Ferréol à Vienne, anxieux du sort de son ami. Dès qu'il apprend la triste fin de Julien, il ne cache plus sa foi et est bientôt dénoncé comme chrétien.

Compte tenu de son rang, le gouverneur Crispinus insiste personnellement pour qu'il sacrifie aux dieux par respect pour l'empereur et pour ses chefs et aussi dans l'intérêt de sa carrière, lui le tribun, c'est-à-dire le chef de la garnison de Vienne, alors capitale du sud de la Gaule.

Ferréol refuse courageusement en proclamant sa foi malgré les menaces ; il est frappé sans résultat puis enchaîné et jeté dans un cachot en attendant son sacrifice. La légende dit qu'au cours de la troisième nuit en prison, Ferréol se réveille, ses chaînes sont détachées et ses gardes dorment.

Il se sauve au-delà de l'enceinte de la porte de Lyon puis traverse à la nage le Rhône et prend vraisemblablement la même voie antique que Julien avait prise, mais il fut plus vite rejoint que lui, vers l'endroit où cette voie atteignait la vallée du Gier, vers Rive-de-Gier.

Les soldats le ramènent et, en vue de Vienne, le long du Rhône, à Saint-Romain-en-Gal, pris d'une cruauté soudaine, ils le frappent à mort et le laissent sur place.

Son corps fut enterré pieusement à l'endroit même et, peu de temps après, un riche catéchumène, nommé Castulus, y édifie en son honneur une basilique.

Ces deux martyres se situent vers l'an 290.

La tradition veut que la tête de Julien fut mise dans le même tombeau que le corps de Ferréol. La renommée de Ferréol a été beaucoup moins grande que celle de Julien.

II. — LE MONASTÈRE D'OUTRE-RHÔNE

Vers l'an 460, Mamert, le grand évêque ou plutôt métropolitain de Vienne, instituteur des Rogations, fit construire un peu plus loin du Rhône, mais toujours sur la rive droite, une deuxième basilique pour recueillir le tombeau des saintes reliques de la première basilique qui avait été très endommagée par les crues du fleuve.

En 570, Grégoire de Tours, de passage à Lyon, vint à Vienne pour visiter le sépulcre de Saint Ferréol et Saint Julien, il nota que la nouvelle basilique avait "une architecture élégante et

un plan habile dans ses dimensions ". Il atteste la construction par Mamert en citant une lettre de Sidoine Appolinaire, contemporain de Mamert.

Autour de cette deuxième basilique fut formé le monastère de Saint-Ferréol qui devint pendant deux siècles l'ensemble le plus important et le mieux tenu du diocèse de Vienne déjà bien pourvu. Il fut désigné, ainsi que d'autres monastères régis suivant la même règle, " monastères Griniens ", du nom de Grinius, le propriétaire initial des terrains.

Le prince Sigismond, fils du roi burgonde Gondobaud, bien connu à Vienne où il résidait, créa en 515 un monastère à Saint-Maurice-d'Agaune, dans le Valais (Suisse), en souvenir de Saint Maurice et de ses camarades martyrs de la Légion thébéenne, recrutés par les romains à Thébès en Haute-Egypte. Sigismond fit appel à des moines " griniens " sur les conseils de Saint Avit, un autre grand archevêque de Vienne.

Le monastère des Vierges de Sainte-Colombe fut créé par la suite en l'honneur de Colombe, fille d'un prince espagnol, venue en Gaule suivant la tradition pour y être initiée à la foi chrétienne.

Suivant la voie romaine, elle séjourna à Vienne où elle aurait reçu le baptême puis, poursuivant sa route, elle subit le martyre à Sens, lors du passage de l'empereur Aurélien.

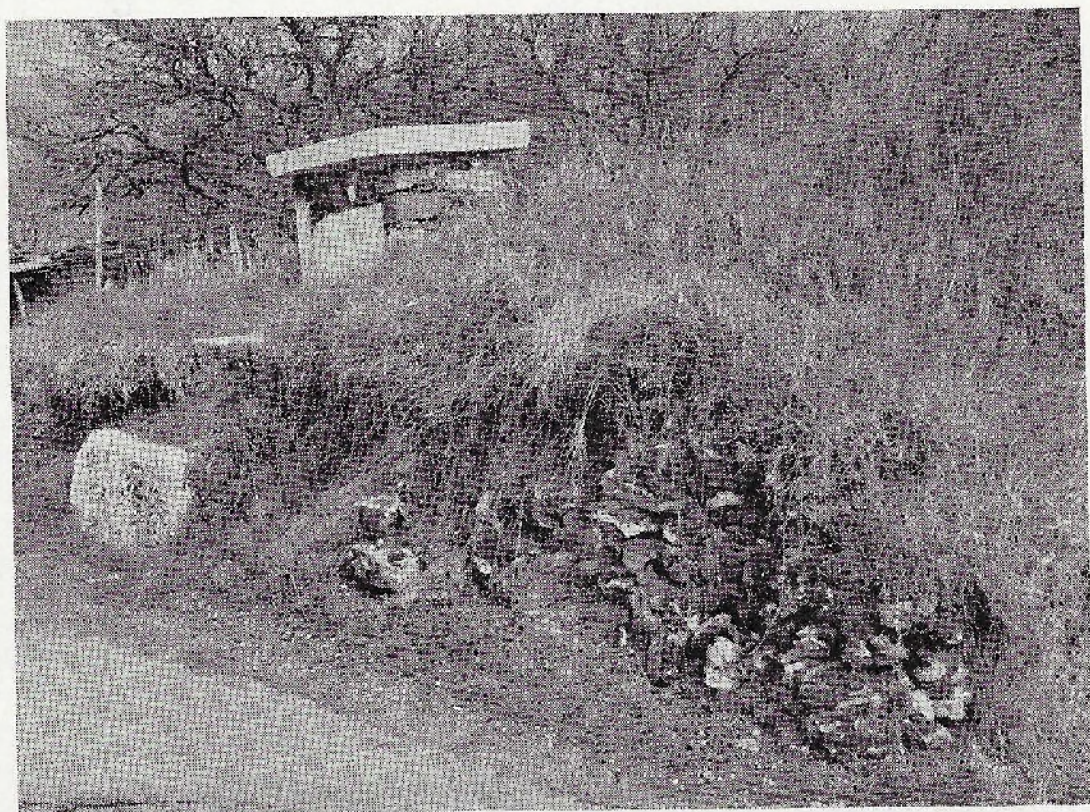
Ce monastère donna son nom au bourg qui s'est bâti autour de lui, en face du fameux pont romain marqué par la tour de Valois du XIV^e siècle.

D'autres monastères " griniens " ont été signalés, puis les incursions sarrazines se produisent au VIII^e siècle, vers 734 d'après la chronique d'Odon, suivies de combats et de pillages par les troupes de Charles Martel.

Adon, cité par Pierre Cavard, écrit : " Comme les Francs, dans leur rage et leurs desseins insensés, détournaient à leur propre usage les biens sacrés des Eglises, l'évêque Vilicaire, voyant son église de Vienne humiliée et déshonorée, se démit de son évêché et entra au monastère des Saints Martyrs d'Agaune (à Saint-Maurice, dans le Valais, déjà signalé)... Les provinces de Viennoise et de Lyonnaise étant dévastées et pillées, ces deux églises restèrent quelques années sans évêque ".

On ignore souvent que, si Charles Martel, ce prince des Francs, a délivré entre autre la vallée du Rhône des Sarrazins, il a fait payer très cher ses services en confisquant tous les biens de l'Eglise : une partie était distribuée à ses soldats, l'autre annexée au domaine du fisc.

Avant de se retirer à Saint-Maurice-d'Agaune, Vilicaire put récupérer intactes les reliques dans la basilique de Saint-Mamert,



CI. PERIOLAT

**Ruines de la Basilique construite par saint Mamert au V^e siècle - Saint-Romain-en-Gal -
Chemin de la Plaine.**

pillée et incendiée, et les transporta à l'intérieur de la cité de Vienne, dans la crypte d'une modeste église qu'il fit construire à l'emplacement de l'actuelle place Saint-Ferréol (8).

L'ancienne église d'Outre-Rhône, incendiée par les Sarrazins, fut restaurée plus tard et transformée en église de la paroisse de Saint-Ferréol-en-Gal ; le monastère ne fut pas relevé et ses biens restèrent dispersés.

En 1036, l'illustre archevêque Léger, avec l'agrément de la reine Hermengarde, veuve du roi de Bourgogne, Rodolphe III dit le fainéant, décide de reconstituer ce monastère Saint-Ferréol d'illustre mémoire, situé alors sur les deux rives du Rhône, compte tenu de l'église de Vilicaire, dans la cité de Vienne, et des anciennes dépendances comme l'église de Saint-Symphorien de la Réclusière dans le territoire d'Arpod, plus précisément au quartier actuel des Charavelles.

Cette tentative échoua à la mort de Léger le 12 juin 1070 et l'église de Saint-Ferréol d'Outre-Rhône redevint l'église de la paroisse de Saint-Ferréol-en-Gal, paroisse qui sera rattachée au XIV^e siècle à la Commanderie de Saint-Romain de l'ordre militaire et hospitalier de Saint-Jean de Jérusalem. Les bâtiments de cette Commanderie subsistent encore, au moins en partie, ainsi que l'église de Saint-Romain qui est celle de la paroisse actuelle de Saint-Romain-en-Gal.

La vieille basilique de Saint-Mamert, reconstruite après les Sarrazins, puis délaissée, fut complètement démolie en 1567 lors des guerres de religion.

Chorier parle de cette ancienne église de Saint-Mamert (9) et Pierre Cavard en décrit les restes. On peut voir un dé de maçonnerie surmonté d'une petite croix simple, ce qui atteste traditionnellement l'existence d'un ancien sanctuaire. Quelques pierres, avec des rangées horizontales de briques, dessinent encore l'abside.

III. — SAINT-FERRÉOL-DE-VIENNE

La modeste église de Vilicaire intra muros avait été d'abord destinée à être un simple reliquaire sans jamais être monastique. Elle fut rattachée à l'Église-mère et on finit tout de même par lui donner le nom de l'abbaye.

L'archevêque de Vienne nomme l'abbé de Saint-Ferréol qui touche un bénéfice simple, mais n'a aucun moine sous ses ordres ; par contre l'abbé nomme le curé de l'église devenue église de la paroisse de Saint-Ferréol dès avant le XIII^e siècle.

Les reliques enfermées dans une châsse d'argent doré sont alors conservées dans l'église-mère. Elles sont exposées aux fidèles deux fois par an sur l'autel majeur de la cathédrale Saint-Maurice. Une fois par an, à l'occasion de la fête de Saint-Ferréol (18 septembre), la châsse est déposée dans l'église Saint-Ferréol sous la garde du curé et des paroissiens, et le lendemain reportée solennellement dans le trésor de la Cathédrale.

La châsse des deux martyrs figure aussi aux processions des Rogations et deux stations spéciales sont faites dans la grande rue (l'actuelle rue de Bourgogne), devant l'emplacement de la maison de Julien, déjà signalée, et devant l'église Saint-Ferréol.

La paroisse de Saint-Ferréol était petite et pauvre, elle n'a joué qu'un rôle modeste dans la vie religieuse de Vienne. Les curés ayant de faibles ressources se débattirent constamment au milieu de leurs difficultés matérielles. L'entente avec leurs abbés fut d'abord satisfaisante pendant longtemps, mais, vers le milieu du XVII^e siècle, l'harmonie ne régna guère ainsi qu'en témoignent d'interminables procès.

Le bénéfice de l'abbaye de Saint-Ferréol était également médiocre et les abbés disposèrent d'autres bénéfices variables suivant les titulaires : d'abord la maison de l'abbé à l'emplacement de la droguerie Paillaret, 44 (ex 32), rue de Bourgogne ; on signale aussi une autre maison du quartier des Cloîtres, enfin en 1602 l'archevêque Jérôme de Villars associa l'abbaye avec la sacristie de Saint-Maurice.

On sait combien les guerres de religion furent néfastes aux églises et autres établissements religieux de notre ville.

Le 29 mai 1562, le sieur de Bernin, gouverneur huguenot de Vienne sous les ordres du baron des Adrets dont les bandes armées occupaient la ville, décréta le déménagement des choses précieuses de ces établissements : ustensiles religieux, boiseries, meubles, autels et spécialement les reliquaires.

La châsse d'argent doré contenant les reliques de Saint Ferréol et de Saint Julien fut prise avec d'autres reliques et les ossements jetés. Au début du XVII^e siècle, Le Lièvre, dont il sera question, a signalé dans son livre paru en 1623 qu'il a pu recueillir de précieux restes de ces ossements (10).

En 1567, lors de la seconde occupation de Vienne par les Huguenots, l'église Saint-Ferréol fut saccagée et très endommagée, mais on la répara en 1573.

En 1642, l'archevêque Pierre de Villars rattache la paroisse voisine de Saint-Laurent à celle de Saint-Ferréol. Le clocher de l'église Saint-Laurent était à l'angle sud de l'actuelle rue de

Bourgogne et de l'impasse Saint-Laurent ; le magasin " moderne " récent défigure ce vicil emplacement.

Les querelles entre abbés et curés de Saint-Ferréol se poursuivirent et la pauvreté de la paroisse empirait, l'église était en piteux état malgré les appels pathétiques, en particulier ceux du curé Dubreur (11).

Finalement, le 19 septembre 1770, l'archevêque Guillaume d'Hughes décréta l'union de la paroisse de Saint-Ferréol à celle de Notre-Dame-de-la-Vie, dont l'église était depuis des siècles l'ancien temple d'Auguste et de Livie et le resta jusqu'à la Révolution.

Le 14 janvier 1775, l'église Saint-Ferréol devint la propriété de la société des Pénitents de la Miséricorde, nommés communément Pénitents Noirs, fondée en 1773 en vue de visiter les prisonniers, de leur procurer un réconfort moral et même des secours matériels pour les plus pauvres.

Ils accompagnent au supplice les condamnés à mort, leur donnent une sépulture, prient pour leurs âmes et apportent une aide à leurs familles. De 1777 à 1780 il y eut 12 exécutions à Vienne.

Grâce à leurs cotisations et à des générosités, l'église fut réparée, mais dès le début de la Révolution, la compagnie se désagrège car les pratiques des Pénitents Noirs rappellent trop l'ancien régime avec leur accoutrement excentrique et leurs messes dominicales.

Finalement la dernière assemblée eut lieu le 18 mai 1792 et officiellement, le 4 janvier 1793, cette compagnie charitable fut rayée de l'histoire locale après 20 ans d'activité.

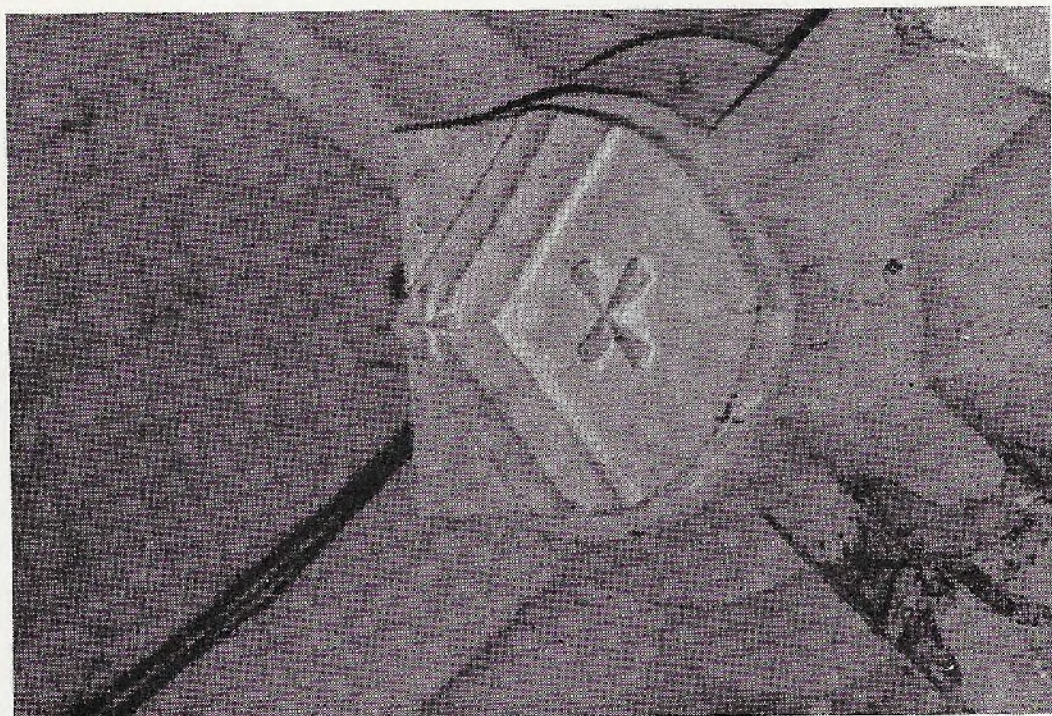
L'église fut ensuite vendue comme bien d'Eglise, bien qu'elle ne le soit plus, elle subit des démolitions et des transformations pour devenir une maison particulière (12).

*
**

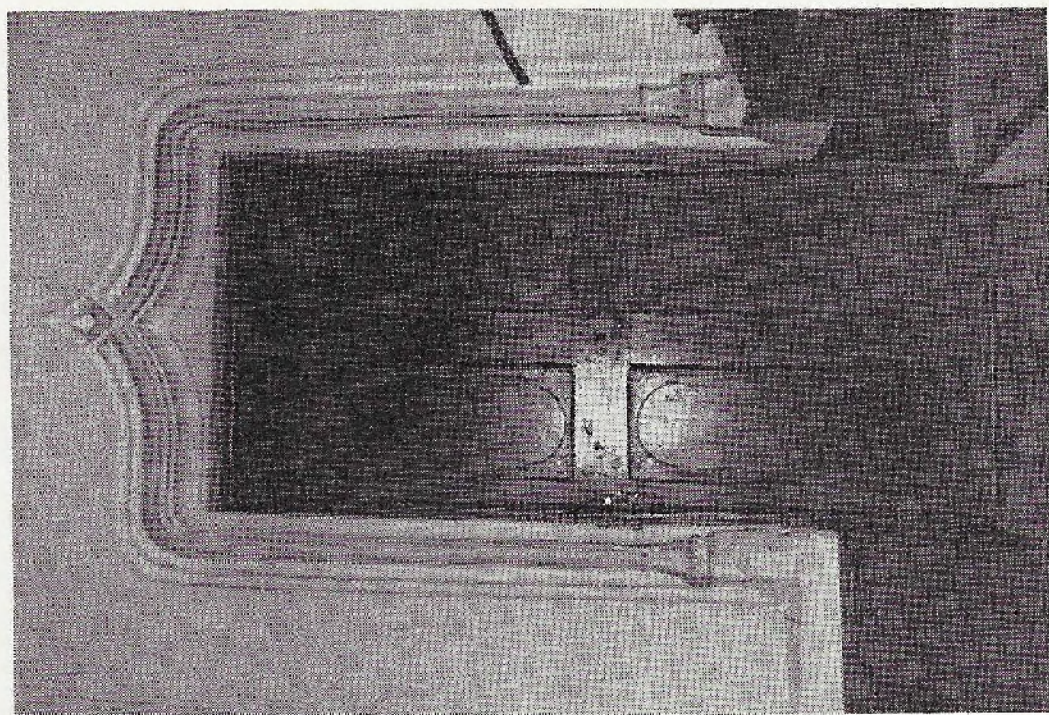
Il reste très peu de vestiges de cette longue histoire.

L'ancienne *église de Saint-Ferréol, dans la cité*, est l'une des plus mal connues, bien que sa destruction soit relativement récente, après des transformations importantes il est vrai.

Son clocher était à l'angle sud-ouest de l'actuelle place Saint-Ferréol ; elle comportait une crypte où furent déposées initialement les reliques, cette crypte a été décrite en 1859 (13) dans son état d'alors.



Au 44 rue de Bourgogne, voussure armoriée dans le petit oratoire des abbés de Saint-Ferréol.



Au 44 de la rue de Bourgogne une porte du XV^e.

L'exhaussement du sol a rendu cette crypte souterraine, elle sert de cave à l'immeuble de la place Saint-Ferréol n° 12 (ex 6), rien ne rappelle le caractère sacré de ce vieux sanctuaire du VIII^e siècle.

La maison de l'abbé était à l'emplacement de la droguerie actuelle au n° 44 (ex 32) de la rue de Bourgogne, maison natale de l'auteur de cette note. Au cours des siècles et surtout après un violent incendie en 1918, elle a subi de grandes transformations.

On y trouve cependant un escalier à vis avec des moulures de portes du XV^e siècle et, surtout, un petit oratoire des abbés, voûté d'ogive. L'auteur en est le chanoine Humbert Peyrolier, sacristain de Saint-Maurice et abbé de Saint-Ferréol, mort en 1536, ainsi que l'atteste le blason de la voûte armoriée : chevron chargé à sa pointe d'une croisette et accompagnée en pointe d'une autre croisette mise en sautoir (14).

Avant l'élargissement de la rue de Bourgogne survenu après l'incendie de 1918, la façade comportait des fenêtres à meneaux du XV^e siècle et un portail clouté de la même époque ; celui-ci a été transporté et mis en place au sud de l'église Saint-Pierre, actuel musée Lapidaire.

IV. — JEAN LE LIÈVRE (1565 ? - 1632)

" Bachelier en théologie, chanoine, sacristain et abbé de Saint-Ferréol en la grande Eglise dudit Vienne " ainsi s'intitule-t-il dans son livre qui l'a rendu célèbre : " Histoire de l'Antiquité et Sainteté de la cité de Vienne en la Gaule Celtique ", petit in-8 de 523 pages imprimé à Vienne par Jean Poyet en 1623.

Né à Nopon en Picardie vers 1565, on sait peu de choses de sa jeunesse, sa famille le destina à l'état ecclésiastique et il alla à Paris terminer ses études — trois ans et demi — puis son stage — un an et demi — au Collège d'Harcourt, de 1582 à 1587. Il reçut son diplôme de maître ès-Arts à Saint-Mathurin à Paris, le 22 mars 1585.

Un autre ecclésiastique du diocèse de Beauvais, Gui Fombert, était lui aussi venu à Vienne quelques années avant en 1577 ou 1578 et eut une carrière assez proche de celle de Le Lièvre.

S'en inspira-t-il ? Il est plus sûr de penser qu'il eut surtout la chance de rencontrer Pierre de Villars, sans doute au moment où il était évêque de Mirepoix et peu de temps avant de devenir archevêque de Vienne.

Il accompagna son maître et devint d'ailleurs son aumônier dès 1587, il vécut dès lors dans l'intimité de l'archevêque, ce qui facilita grandement sa carrière.

Il fut reçu "prêtre habitué" en septembre 1588 et eut une place au chœur de la Cathédrale Saint-Maurice ; puis, après avoir fait "insinuer" (enregistrer) son titre de maître ès-arts au greffe du chapitre, il put postuler une place vacante de chanoine et fut accepté le 18 janvier 1590.

Peu de temps après il accompagna son maître en Italie et d'abord à Rome où l'archevêque devait obtenir du Pape la délivrance de ses bulles. Le retour fut lent, on visita différents sanctuaires ; Le Lièvre a noté quelques faits relatifs à ce long voyage de deux ans avec son "très honoré Seigneur et Maistre, Messire Pierre de Villars, Archevêque et comte de Vienne".

Le Lièvre est de retour à Vienne en septembre 1598 et en 1602 il devient sacristain de Saint-Maurice et abbé de Saint-Ferréol après la décision de l'archevêque Jérôme de Villars, successeur de son frère Pierre, et l'acceptation du chapitre.

Ensuite, pendant vingt ans, on ne sait rien de Le Lièvre que l'on signale en 1620 restaurant la chapelle de Saint-Etienne à Saint-Maurice. Puis en 1623, il publie son Histoire de l'Antiquité et Saincteté de la Cité de Vienne. Il releva l'autel de la crypte de l'église de Saint-Ferréol dont les reliques de Saint Ferréol et Saint Julien avaient été dissipées par les calvinistes en 1567. Il eut la chance de "recouvrer quelque peu de ces saintes reliques cachées en terre" (p. 120).

En 1629 on le crut atteint de peste, il dut quitter la ville pour la campagne où il guérit et revint à Vienne.

Enfin, le 9 décembre 1632, Le Lièvre meurt et le même jour le secrétaire du Chapitre fait l'éloge funèbre du défunt : "le sieur Jean Le Lièvre, chanoine et sacristain, est décédé le jedy neufriesme du présent mois de décembre en réputation d'un grand homme de bien. Il disait tous les jours la messe, sinon quand il estoit malade. Il estoit fort aumosnier et charitable envers les pauvres, franc et naïf envers tous et zélé pour le service de Dieu. Il a demandé lui-mesme à recevoir tous les sacrementz de l'Eglise à la mort, après laquelle il a esté plainct et regretté de tous ceux qui l'ont cogneu. Requiescat in pace."

*
**

L'Histoire de l'Antiquité et saincteté fut éditée en 1623 aux frais de Le Lièvre qui versa 100 livres, avec une participation de la ville — 33 livres — à Jean Poyet, imprimeur à Vienne.

Dans les minutes de Maître François Charles, conservées aux Archives de Vienne, se trouve le traité passé le 16 juin 1614 entre

les consuls de Vienne (les conseillers municipaux d'alors) et le maître-imprimeur lyonnais, Jean Poyet, venu s'installer à Vienne.

Moyennant des conditions de bonne tenue professionnelle et morale, il est désigné le seul maître-imprimeur de la Ville, "exempt des tailles, de logements de gens de guerre et autres charges, levées et impositions...".

Dans son "Prologue au lecteur viennois", sous la pompe et l'emphase des mots, Le Lièvre déclare son intention de faire l'histoire de l'Eglise de Vienne :

"Nos prélats et pasteurs décrits en leur ordre, en nombre de cent et trois..." et il précise au chapitre premier (p. 21) "que si je voulois m'estendre sur infinies remarques de l'antique Vienne... durant l'Empire des Romains establi en icelle... j'aurois devant moy matière suffisante pour en escrire et remplir plusieurs volumes. Mais ce n'est pas mon dessein, affin que j'aborde heurcusement au Christianisme, sujet principal de ceste histoire."

Le Lièvre a cherché à faire le panégyrique de l'Eglise de Vienne en retenant tous les faits et aussi les légendes favorables. Il insiste, par exemple, sur le "nombre incalculable" des martyrs viennois (p. 360), bien qu'il n'en cite au plus une douzaine.

Or, les seuls martyrs authentiques de Vienne seraient, d'après Pierre Cavard : le diacre Sanctus, probablement chef de la communauté chrétienne de Vienne sous Marc Aurèle, mort lors de la persécution de Lyon en 177 (15), ainsi que le tribun légionnaire Ferréol et son ami, le soldat légionnaire Julien, tous deux mis à mort vers 290.

Le Lièvre se réfère pourtant aux manuscrits que possédait l'Eglise de Vienne mais, pour la période du haut Moyen Age, ces manuscrits ne donnaient qu'une image déformée du passé. Beaucoup de ces documents avaient été plus ou moins "fabriqués" sur l'ordre de certains hauts Prélats de Vienne pour prouver la très ancienne origine et la grandeur de leur Eglise.

Le Lièvre a pris comme indiscutables ces documents d'illustres origines car il n'avait pas d'esprit critique ni de sens de l'histoire tel que nous l'entendons maintenant.

On trouve de graves lacunes et des erreurs : la petite église de Saint-Ferréol, construite par Vilicaire dans la cité, est attribuée à Mamert.

A propos de l'archevêque Otrame, successeur d'Adon, il écrit simplement qu' "il ne se trouve rien de ses gestes et pour ce ay passé iceluy soubs silence" (p. 213) alors que l'on sait le rôle

important qu'il a joué lors du concile de Mantaille en 879 où fut désigné comme roi de Provence le grand Boson qui résida à Vienne.

Boson est d'ailleurs signalé à la rubrique de l'archevêque Etienne au XII^e siècle (p. 333) et Le Lièvre écrit que c'est Charles le Chauve qui a réuni le concile de Mantaille !

Les guerres de religion tiennent peu de place, il semble les ignorer (p. 481), par contre il s'étend sur les archevêques de Villars dont il était le serviteur.

Pour les périodes plus récentes, Le Lièvre a pu puiser à une source abondante de documents des archives capitulaires : statuts, ordonnances, inféodations, hommages et reconnaissances...

Pierre Cavard résume en disant que " l'histoire de Le Lièvre est à peu près sans valeur ".

Afin de modérer la sévérité de ces critiques, il faut préciser que les seules sources que Le Lièvre a dû consulter semblent être uniquement celles qu'il a trouvées à Vienne. Beaucoup de documents trouvés depuis, surtout dans les temps modernes, ont permis des mises au point, des rectifications et des additions.

Déjà Nicolas Chorier, plus tard, a pu recourir à d'autres sources et cependant lui aussi a été souvent contesté.

Et puis l'idée moderne que nous nous faisons de l'histoire n'était alors pas celle de l'époque.

*
**

Malgré tout, cette histoire garde le mérite d'être le premier ouvrage de ce genre à avoir été publié en français. Le Lièvre est donc le premier en date parmi les historiens de Vienne (16) et il est assez émouvant de parcourir son livre imprimé voici 350 ans à Vienne, avec son pittoresque, parfois sa naïveté et son style archaïque.

Marcel PAILLARET

BIBLIOGRAPHIE

- (1) Pierre CAVARD. — *Jean Le Lièvre, Chanoine et Historien de Vienne*, 26 février 1965, 2 J 567.
L'Abbaye de Saint-Ferréol, 5 avril 1967, 2 J 558.
- (2) Vital CHOMEL dans *Evocations*, de novembre-décembre 1970 et octobre 1971.
- (3) André PELLETIER. — *Vienne et la réorganisation provinciale de la Gaule au Bas-Empire* extrait de *Latomus*. T. XXVI (1967, fasc., 2 p. 491).
Marcel GOURDANT. — *Bulletin "Amis de Vienne"* n° 65, 1969, p. 68.
- (3 bis) Claude FAURE, dans *Mélanges d'histoire viennoise*, 1911, p.
Ulysse CHEVALIER. — *Notice chronico-historique sur les archevêques de Viennoise*, dans *Revue du Dauphiné et du Vivarais*, T. III, 1879, p. 311.
- (4) LE LIÈVRE. — *Histoire de l'antiquité et sainteté de la Cité de Vienne*, p. 119.
- (5) Cl.-Th. DELORME. dans *Revue de Vienne*, T. I, p. 408-415.
A. DE TERREBASSE. — *Inscriptions de Vienne au Moyen Age*, T. I, p. 193.
- (6) F.-Z. COLLOMBET. — *Histoire de l'Eglise de Vienne*, T. I, p. 38.
- (7) Gabriel CHAPOTAT dans *Evocations*, janvier-février 1955.
- (8) Nicolas CHORIER. — *Recherches sur les Antiquités de Vienne*, p. 103.
- (9) Nicolas CHORIER. .. *Recherches sur les Antiquités de Vienne*, p. 174.
- (10) LE LIÈVRE. — *Histoire de l'Antiquité et de la Sainteté de la cité de Vienne*, p. 120.
- (11) Jean LECUTIEZ dans *Evocations*, numéro de janvier-mars 1957, p. 1734.
- (12) Nicolas CHORIER. — *Antiquités de Vienne*, note de Cochard, p. 104.
- (13) Victor TESTE dans *Moniteur Viennois* du 29 juillet 1859.
- (14) Henri FRUTON dans *Bulletin des Amis de Vienne*, n° 59-60, 1963-1964, p. 39.
Joseph GARON dans *Bulletin des Amis de Vienne*, n° 66, 1970, p. 154.
- (15) J. POURRAT. — *Lettres des Eglises de Vienne et de Lyon*, 1898.
- (16) Claude FAURE dans *Mélanges d'histoire Viennoise*, 1911, p. 1.

LE CONSEIL D'ADMINISTRATION DES " AMIS DE VIENNE " **EN ASSEMBLEE GENERALE DU 10 AVRIL 1975**

Présidents d'Honneur (à vie) :

M. Charles JAILLET - Ancien Président
M. Paul MICHALON - Ancien Président

Comité de Patronage :

M. Gabriel CHAPOTAT - Membre du C.N.R.S. - Fondateur,
Co-Directeur du Centre de Recherches Archéologiques
Mlle Catherine COFFRANT - Bibliothécaire de la ville
M. André PELLETIER - Docteur ès-Lettres - Maître de conférences à l'Université de Lyon II - Co-Directeur du
Centre de Recherches Archéologiques
M. Joannès RUF - Conservateur des Musées
M. Serge TOURENC - Directeur adjoint de la Circonscription
Archéologique
M. André VIGIER - Président du Syndicat d'Initiative

BUREAU

Date de réélection

<i>Président :</i> M. Marcel GOURDANT - Commerçant - VIENNE	1977
<i>Vice-Présidents :</i> M. André HULLO - Professeur d'Histoire au Lycée de Vienne	1978
Mlle Elisabeth JOSSIER - Professeur Honoraire - VIENNE	1976
M. François RENAUD - Professeur d'Histoire au Lycée de Vienne	1976
M. Marcel PAILLARET - Ingénieur - VIENNE	1976
<i>Secrétaire Général :</i> M. Joseph GARON - VIENNE	1978
<i>Secrétaire Général Adjoint :</i> M. Louis BLANC - Ingénieur Chimiste - SAINT-ROMAIN-EN-GAL	1977
<i>Trésorier :</i> M. Félix JACOB - VIENNE	1977

MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

M. Charles Bellet - Archiviste de l'Hôpital - VIENNE	1977
M ^e Emile Datry - Avocat - VIENNE	1976
M ^e Charles Frecon - Notaire - Vienne	1976
M. Jean Gueffier - Adjoint au Maire de Vienne - Conseiller Municipal	1978
M. Jean-François Guillet - Licencié ès-Sciences - SAINTE-COLOMBE-LES- VIENNE	1978
Dr Jean Hassler - Médecin - VIENNE	1978
M. Jean Perriolat - Chimiste - VIENNE	1976
M. Louis Raibaud - Receveur Honoraire d'Enregistrement - VIENNE	1976
M ^e Antoine TERRASSE - Huissier de Justice - VIENNE	1976

Commissaires Adjoints :

M. Jean-François Grenouiller - Licencié ès-Lettres - LES CÔTES-D'AREY (Commission Bibliothèque)	1977
M. Gérard André - Employé de Banque - CHUZELLES (Commission Propagande et Finances)	1977
M. Michel Tranchand - Cadre Administratif - VIENNE (Commission Propagande et Sorties)	1977

